

## L'élu du peuple, Pouvanaa, te metua de Marie-Hélène Villierme



Le film de Marie-Hélène Villierme, "L'élu du peuple, Pouvanaa Te Metua" a eu un succès monumental auprès du public qui est venu en grand nombre assister aux projections de ce documentaire pendant le FIFO, le Festival International du Film Océanien, à Tahiti.

Je ne vous parlerai pas de l'histoire de Pouvanaa a Oopa. Je ne vous parlerai pas de la "raison d'Etat", ni des mouvements indépendantistes. Je ne vous parlerai pas des nombreux parallèles entre le passé et le présent. Mais j'ai vraiment envie de vous parler de passion. Et d'émotion.

Avant même que le film ne soit projeté, un reportage de RFO Polynésie 1ère montrait la réalisatrice Marie-Hélène Villierme, et quelques-unes des étudiantes de l'ISEPP qui ont travaillé avec elle dans la recherche et la sélection des documents historiques. La réalisatrice face à la caméra. Sans maquillage, sans fards, sans écran de fumée. Le regard intense et déterminé de cette femme transperce la caméra et fascine celui qui la regarde. Quand on lui demande "pourquoi avoir fait ce film", elle répond que "ça lui donne le sentiment d'être... utile". Cette pause presque imperceptible avant de dire "utile" transporte avec elle tellement de signification. Tellement d'intensité. L'émotion que suscite son travail commençait déjà là.

Au fil des 4 jours de festival, ce qui n'était qu'un "buzz" s'est traduit en un engouement grandissant du public. On ne savait même pas d'où ils sortaient soudain, tous ces spectateurs, si nombreux, qui envahissaient les allées du festival aux heures de projection de Pouvanaa. Un monde fou. Du jamais vu. Et pourtant... Ce n'est pas une super-production américaine avec des milliards de budget de production et de communication. C'est un film documentaire. Fait d'images d'archives et de témoignages. Fait de rigueur, de documentation et de cohérence.

Quand arrive le soir de la remise de prix du FIFO, la salle du Grand Théâtre de la Maison de la Culture est comble. On ne le dit pas, mais on a tous à l'esprit le même film. C'est indéfinissable, mais ça se sent dans l'air. Comme une pensée collective, qui gagne peu à peu toute la salle, et on le ressent. Et quand enfin l'un des membres du jury monte sur scène pour annoncer le Grand Prix du Public, cette phrase nous parle à tous, au milieu de cette pensée collective qui maintenant est pratiquement palpable: "Le prix du public est souvent le prix qui remet les pendules à

l'heure". Ce qui n'était qu'une pensée collective devient exclamations, sourires, petits cris, la tension monte. "L'élu du peuple Pouvanaa Te Metua", annonce-t-on. Les applaudissements explosent, se mêlent et nous lient tous les uns aux autres dans cette salle comble. La joie qui éclate. Emotion pure.

Quelques heures plus tard, pendant le cocktail du FIFO, je me retrouve complètement par hasard nez-à-nez avec Marie-Hélène Villierme, cette réalisatrice maintenant adulée et assaillie de toutes parts par des gens qui veulent lui parler de son film, et savoir si vraiment ceci ou cela est bien arrivé à Pouvanaa. Mais moi, ce n'est pas du film dont je veux lui parler. Ce qui m'intéresse le plus, c'est plutôt ce qu'elle ressent en voyant l'intérêt du public qui m'intéresse le plus. S'attendait-elle à ce raz-de-marée? Imaginait-elle que 4 ans de fouilles dans des archives poussiéreuses et cours d'histoire hebdomadaires culmineraient à un tel déferlement de passions? Puisque c'est bien de passion dont il s'agit. C'est la passion de la vérité qui a conduit cette femme à tenir debout quand toutes les portes se sont fermées à son nez. C'est la passion qui lui a donné cette force pour chaque jour s'accrocher à ce qu'elle voulait faire, même - et surtout - quand on lui dit que Non, c'est trop long. Non, c'est secret. Non, tu ne peux pas. Non, on n'en veut pas. Non, ça ne se fait pas. Une force l'a tirée en avant. Cette force, c'est la passion.

Le lendemain matin, j'étais là avec une bonne heure et demie d'avance pour être sûre d'avoir une place dans la salle et enfin pouvoir assister à la projection de Pouvanaa te Metua. Au long du film, je ressens à nouveau cette pensée collective palpable grandir dans la salle et nous unir tous, l'espace de quelques instants. Une fois le film fini, les lumières allumées, on voit les larmes qui ont gagné une grande partie du public. Vingt minutes après la fin, dans les allées du Festival, on voit encore plein de gens qui ont les yeux rouges, les larmes, l'émotion qui les submerge. Pour un peuple, ne pas connaître son Histoire est une tragédie. L'Histoire n'est pas juste une succession de dates et de noms - l'Histoire est ce qui façonne qui l'on est. On passe une grande partie de sa vie à découvrir qui l'on est. L'Histoire aide à façonner cette identité culturelle, multiple et facettée comme une pierre précieuse. Sans Histoire, il manque un bout. Le présent n'est pas complet si on ne sait pas ce qui s'est passé hier et si on n'arrive pas à se projeter dans le futur.

Je ne suis pas d'origine polynésienne. Je ne suis pas d'origine française non plus. Ma famille n'a pas vécu ici avant. Mes ancêtres n'ont pas vécu quelque chose de semblable. Mon histoire n'est pas historiquement liée à ce film. Et pourtant... J'ai été tout aussi portée par cette émotion, par ce film, et par l'intensité de cette femme qui, sur scène à la remise de prix, remercie tous ceux qui l'ont aidée. Et aussi tous ceux qui ne l'ont pas aidée. Parce qu'ils l'ont aidée à grandir.

Ce film restitue une petite partie de l'Histoire de ce pays, mais une partie importante. Parce qu'elle vous avait été confisquée. Ou mal comprise. Ou couverte de paillettes. A cause de la cupidité. A cause de l'idéologie. A cause de la raison d'Etat. A cause d'un besoin humain de projeter des qualités héroïques ou des défauts barbares sur des hommes qui ne sont que des humains. Ce film a peut-être mis en mots et en images, de façon claire, rigoureuse et cohérente, ce que certains savaient déjà mais n'arrivaient pas à articuler. Ce film a touché une corde à l'intérieur des gens. Une corde qui restait silencieuse et immobile depuis si longtemps, et qui là, s'est mise à vibrer. Merci Marie-Hélène Villierme, de nous avoir transportés dans le temps. C'est à ça que sert un film. C'est à ça que sert l'Art. L'Art sert à faire arrêter le temps.

Source « Tahiti Le Mag » par Anik Buhlmann – 14 février 2012